

*NB : seul le texte brut de l'article est reproduit ici.*

En avril 1993, inquiet de l'impasse dans laquelle le débat sur l'agriculture se trouvait engagé, l'ancien ministre de l'agriculture, Edgar Pisani réunissait à Seillac une vingtaine de personnalités dont une moitié du monde agricole. Ce séminaire produisit un texte, l'appel du groupe de Seillac dans lequel on pouvait lire, entre autre chose : « *La production agricole doit être considérée dans le cadre du problème global que soulève l'évolution des relations de l'homme avec la nature, avec le vivant, et d'une certaine façon avec lui-même : l'environnement, l'aménagement du territoire, l'équilibre des sociétés rurales comme celui du monde sont en cause. Seule une volonté politique peut les prendre en compte en faisant leur place à des nécessités dont le marché seul ne peut pas tenir compte.* » En écrivant ces lignes, Edgar Pisani, considéré à maints égards comme le ministre qui conduisit la modernisation de l'agriculture, savait-il qu'il rejoignait la pensée des fondateurs de l'agronomie biologique, Steiner, Rusch, Howard, Fukuoka ? Pour ceux-là, il était évident que loin d'être une activité purement technique et néoindustrielle, l'agriculture avait une signification culturelle, territoriale, politique et écologique. L'agriculture que nous pratiquons est le reflet de notre société. Regarder notre paysage c'est nous regarder nous-même.

Mais j'ai manqué de me présenter. Matthieu Calame, agronome. Mon titre de gloire ? Avoir participé à la conversion d'une exploitation agricole de l'agriculture industrielle à l'agriculture biologique. Deux univers de pensée, deux manières d'être au monde, deux agricultures, deux paysages. Voilà pour le pedigree.

Je suis arrivé à la « ferme de la Bergerie » en 1995. Pas une petite ferme. Un « domaine » ! Ou, pour être plus juste, la dernière pièce d'un important domaine foncier détenu par une famille noble. Au sortir de la guerre, les propriétaires pouvaient encore circuler sur sept communes sans quitter leurs terres ! Il n'y avait bien sûr pas à l'époque d'unité d'exploitation, les hommes et les bêtes n'auraient pas fait quotidiennement vingt kilomètres pour rejoindre leur labour. La Moinerie, Ambleville, Méré, Omerville, Lû... Autant de fermes réparties sur tout le domaine, autant d'unités d'exploitation gérées par des régisseurs rendant compte aux « maîtres ». La seconde moitié du XXème siècle s'est avérée fatale aux grands propriétaires terriens. La Bergerie était une de ces fermes. Un beau territoire encore tout de même: quatre cents hectares de terres agricoles, deux-cent-cinquante hectares de forêt. Une langue de plateau de terre limoneuse, se terminant en pointe vers le sud-est et flanquée au sud-ouest et au nord est par deux vallons boisés. Une fondation, la fondation Charles Léopold Mayer pour le Progrès de l'Homme l'a finalement acquise.

## **Un territoire prométhéen**

Au cours des années 70, l'agriculture associant élevage et cultures, polyculture-élevage dans le jargon, avait cédé la place à un système essentiellement fondé sur les grandes cultures. Au début des années 90, un petit troupeau de moutons relictuel survivait pour justifier le nom de la ferme, pour que celui-ci ne devienne pas purement et simplement une trace fossile.

Les prix élevés du blé, du colza et du maïs garantis par la PAC, le prix bas du mouton venu de Nouvelle-Zélande, les engrais et les pesticides bon marché avaient opéré ce grand tournant. L'agriculture suivait un modèle de développement largement inspiré par celui de l'industrie, mettant l'accent sur la normalisation des productions, les économies d'échelle, la spécialisation des exploitations et des territoires. Que cette logique rentrât en contradiction directe avec l'équilibre des écosystèmes, la nécessaire préservation des ressources naturelles ou la multi-fonctionnalité du territoire, n'était pas encore de saison ni dans le monde agricole, ni au sein des administrations. Cette évolution, le paysage en portait les stigmates. Les derniers prés-vergers avaient disparu dans les années 80. Les fusions parcellaires allaient bon train et le chef de culture qui partait alors à la retraite regardait avec fierté ses plus belles parcelles. La plus grande faisait soixante hectares d'un seul tenant. A dire vrai, la ferme ne faisait que s'aligner sur les pratiques générales, et même avec un brin de retard. Jusqu'au bout, les propriétaires nobles avaient tenu à conserver des

bosquets, indispensables pour la chasse. C'est à cette passion cynégétique que la plaine devait d'avoir conservé quelques éléments paysagers.

Le territoire avait ceci d'intéressant qu'en le parcourant selon un axe nord-ouest / sud-est, on passait progressivement d'un territoire entièrement ouvert, le territoire du plateau, à un espace plus fermé, plus intime, là où le limon entaillé par les rus laissait place à des pentes calcaires boisées ou en friche.

Cette disposition très particulière m'avait très rapidement rappelé la structure de ces temples égyptiens échelonnés en espaces de plus en plus intimes et aboutissant à la chambre sacrée du dieu. A l'espace de la puissance répondait l'espace de l'intimité.

L'espace de la puissance ! Le développement des grandes plaines nues, les grands remembrements, au moins en Europe de l'ouest ont partie liée avec le développement de la puissance des engins agricoles. Or, tracteurs, moissonneuses et épandeurs procurent un trouble et délicieux sentiment de puissance.

Souvent même sur des acteurs très engagés. C'est ainsi que j'eus la surprise, tout au début de ma prise de poste et comme nous recevions un jour André Pochon, efficace défenseur de la petite agriculture dans l'ouest, de le voir s'arrêter pour admirer notre épandeur de pesticides. Il déployait lentement ses vingt-quatre mètres de rampe, tour de force technique témoignant du génie de ses concepteurs. Lors de ma première moisson, que nous sous-traitions, je vis arriver le moissonneur au volant de sa machine, une *Claas* baptisée par son constructeur Dominator. Tout un programme ! Le lecteur incrédule pourra le vérifier en tapant « Class Dominator » sur son navigateur favori, il aura droit aux images. J'ai moi même éprouvé cette jubilation étrange, la nuit, debout à côté du chauffeur de la moissonneuse quand, dans la lumière des phares, les blés sont engloutis par la barre de coupe. La machine vibre, on se retourne et on jette un regard dans la trémie, un flot doré de grains jaillit de la goulotte et vient s'accumuler. De ce point de vue la plus belle moisson que je connaisse est celle de la graine de lin. Cette jubilation, on la retrouve également lors du labour quand les sept socs de la charrue fendent la terre. Il suffit d'ailleurs de feuilleter un magazine de matériel agricole et d'épeler les noms donnés par les constructeurs – Arès ! - ou tout simplement les publicités des journaux agricoles pour que se dévoile cette ivresse de la puissance que procurent les outils modernes. Cette volonté de puissance, le déchaînement de Prométhée<sup>1</sup>, pour s'affirmer, ne peut tolérer d'obstacle. De ce point de vue, l'étroitesse du parcellaire, sa forme biscornue, le relief, l'arbre de plein champ, la haie un peu folle, le ruisseau distrait qui s'oublie en serpentant, ne sont pas compatibles avec une modernité qui se confondrait avec la volonté de puissance. Mais si toute plaine est belle en juillet, la période d'après moisson offre un paysage lunaire, sans nourriture et sans abri. Au sentiment de puissance succède une morne solitude.

### **Le territoire comme un organe vivant**

En 1995, l'opinion du conseil de fondation connaît une évolution importante. Les années 80, le trou dans la couche d'ozone, le rapport Bruntland, le sommet de Rio de 92, comme les négociations du GATT sur le commerce international et la question du dumping sur les marchés agricoles, ont convaincu ses membres qu'il y avait quelque chose de pourri dans le royaume. Et comme la fondation possédait elle-même un domaine, il était urgent d'en mettre la gestion en conformité avec les enjeux du temps. C'est ainsi qu'avec deux collègues, Olivier Ranke et Philippe Cacciabue, nous avons été chargés d'une mission : réformer la gestion de l'activité agricole pour la mettre sur la voie d'une gestion durable. Ayant fait personnellement mon stage en agriculture biologique, il ne restait plus qu'à convaincre mes collègues. Ce fut chose faite grâce à une demande de notre coopérative. Celle-ci en effet, constatant un développement, certes modeste, du marché du blé bio, souhaitait répondre à la demande et, la nature économique ayant horreur du vide, elle s'est mise en quête d'agriculteurs prêts à s'engager. Les volontaires ne se bousculaient pas. Il est vrai que la position de la coopérative n'était pas de nature à susciter l'enthousiasme. Comme toutes les coopératives, une part importante de son chiffre d'affaire était liée à la vente de produits phytosanitaires. Elle concevait le bio comme une niche destinée à le rester. Une demande des moulins pour un public

---

1 Cf François Flahaut, *le Crépuscule de Prométhée*, Fayard 2008 et Nissim Amzallag, *la réforme du Vrai*, ECLM 2010

versatile. En aucun cas il ne s'agissait de se montrer trop pro-actif. Dans un tel contexte, la ferme de la Bergerie fut l'un des rares coopérateurs assez excentriques pour s'engager sur une telle voie. Du reste, la demande de la coopérative ne concernait guère qu'une petite quarantaine d'hectares. Mais, l'occasion fait le larron et cette demande extérieure fut le petit 'plus' nécessaire pour que la voie de l'agriculture biologique devienne la nouvelle perspective.

Un principe intéressant de biologie est le principe du rapport structure/fonction. Un organe, en effet, a une organisation – une structure – adaptée à sa fonction. Le rein est organisé pour filtrer et filtre, le cœur pour pomper et il pompe. A plus grande échelle, le léopard est taillé pour la course et effectivement il court vite. Il en est de même pour une exploitation agricole. Son matériel, son organisation du temps de travail, son territoire, la mentalité même de son personnel - tout cela formant sa structure - sont adaptés à l'agriculture qu'elle conduit, sa fonction. Changer de fonction pour passer de l'agriculture industrielle à l'agriculture biologique implique donc de changer de structure.

Pour bien comprendre les enjeux et les incidences il convient d'ouvrir une brève parenthèse agronomique. A de rares exceptions près, liées à des conditions de vie extrêmes, l'association de plantes et d'animaux forme la règle des écosystèmes. La résistance aux aléas climatiques, et la productivité même des écosystèmes sont liées à un minimum de biodiversité. La production d'une seule plante, de manière répétitive, au même endroit, comme on le voit dans certaines zones de monoculture de maïs constitue donc un système profondément déséquilibré. Partant de ce constat, il existe deux voies très contrastées pour parvenir à un agrosystème productif. La première voie, celle empruntée massivement à partir des années 1950 consiste à maintenir la productivité du système par un apport constant d'intrants (engrais, pesticide, eau d'irrigation). Dans ce système, la productivité du milieu est fondamentalement **exogène**. Il existe une deuxième voie qui consiste à constituer un système reposant sur les complémentarités entre une diversité de productions et d'espaces afin de mimer les écosystèmes naturels autofertiles. Dans ce dernier cas, la productivité du milieu est **endogène**. Howard, fondateur anglais de l'agronomie biologique remarquait « *la nature a créé dans la forêt un modèle qui peut être imité tel quel pour la transformation des déchets en humus, c'est là la clé de la prospérité.* » Ainsi l'agriculture biologique n'est pas une agriculture conventionnelle dont on supprimerait les intrants ! Si tel était le cas, tel un drogué ou un coureur dopé, la productivité de la ferme s'effondrerait totalement. L'agriculture biologique est une agriculture dont la productivité est endogène et qui demande donc une restructuration de l'exploitation comme on fait un sevrage afin que l'organisme retrouve une capacité propre de régulation. Cette reconstitution des capacités propres, de l'avis de la plupart des praticiens peut demander une quinzaine d'années.

Pour la ferme de la Bergerie, l'engagement vers l'agriculture biologique impliquait de prendre le contre-pied de la période précédente. La ré-introduction de l'élevage et des prairies dans la rotation, une diversification des cultures, avec l'introduction de l'épeautre, de la lentille, de la cameline, le développement de cultures associées, orge/pois par exemple, l'allongement des rotations, furent autant de mesures introduites rapidement.

Une parcelle de 60 hectares, c'est incontestablement pratique, tant que l'on a recours à des insecticides ou des fongicides. Mais c'est un peu comme un métro bondé en hiver, le premier enrhumé contamine tous les autres. La constitution de parcelles plus petites, séparées par des bandes enherbées, voire des haies, en évitant de mettre deux cultures identiques côte-à-côte, produit un effet de sas ou de quarantaine qui permet de circonscrire les problèmes.

Il s'en suit un bouleversement profond du paysage. D'une part par l'émergence d'un nouveau parcellaire qui, par les haies, gagne une troisième dimension et d'autre part, par des alternances plus rapides des couleurs des cultures. A cela vient s'ajouter dans les espaces intersticiels toute une flore sauvage ou commensale des cultures qui rajoute des formes et des couleurs originales.

Il va sans dire que cette mosaïque d'écotopes favorise toute une faune, insectes, oiseaux, petits rongeurs. Ce sont là des effets collatéraux d'un point de vue agricole, mais dont l'effet moral et culturel est profond. A la volonté solitaire de puissance se substituent d'autres notions morales : cohabitation, ...

Effectivement, l'évolution de la production agricole, comme énoncée par le groupe de Seillac implique une évolution des relations de l'homme à la nature et avec lui-même, une autre conception de l'environnement, un autre aménagement du territoire et, sans doute, en changeant d'échelle un autre équilibre des sociétés rurales et du monde.

## Après

Pour Howard, la forêt représente, au moins sous nos latitudes, un optimum écologique : l'écosystème le plus efficace en ce qu'il combine à la fois production annuelle, maintien de la fertilité sur le long terme et résistance aux aléas climatiques. A l'hiver 2010-2011 seront mises en place sur le domaine les premières parcelles d'agroforesterie, combinant rangées d'arbres et productions agricoles au sein même de la parcelle.

Un retour sous une forme nouvelle des prés-vergers arrachés au bulldozer dans les années 70. L'agroforesterie se développe rapidement dans le monde. C'est une renaissance d'ailleurs, car son histoire est ancienne. La Méditerranée n'aurait jamais pu survivre et développer ses brillantes civilisations sans l'olivier, le châtaigner, l'amandier. A l'heure actuelle, devant les défis auxquels l'agriculture et la société sont confrontées, défis alimentaires et climatiques, des voix de plus en plus nombreuses au sein des agronomes s'élèvent pour affirmer que l'agroforesterie est la solution majeure pour éviter le collapsus environnemental ou alimentaire. Pour mémoire, c'est d'ailleurs un accident agricole à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, le phylloxera qui, en éradiquant le vignoble du nord de la France – l'île de France était jusqu'alors le premier vignoble – entraîna le développement de la production de pomme à cidre dans tout le nord-ouest. Le cidre venant se substituer aux vins de médiocre qualité produits et consommés jusqu'alors. Cette anecdote est-elle le signe précurseur des mutations à venir ? Si l'on pense que oui, la longue histoire de l'espace rural ouvrira un nouveau chapitre qui verra une mutation profonde, du territoire comme des habitudes alimentaires ou juridiques, car il faut du temps pour faire pousser un arbre (mon Dieu que c'est long !). Ce sens de la durée est d'ailleurs à l'origine du bail emphytéotique des Romains qui garantissait à l'exploitant qui plantait des fruitiers un bail long. Les anciens Orientaux pensaient qu'au centre du *paradeisa*, le jardin, les divinités avaient planté deux arbres, celui de la connaissance et celui de la vie éternelle. Nous voilà prêts à signer un nouveau bail emphytéotique avec la planète. Reste à trouver où nous avons mis le stylo.

### À AJOUTER :

Crédit photographique :

Toutes les photos sont de Patrick Monin (exceptée la photo du tracteur qui est de Bénédicte Clep). Patrick Monin est président de l'Association des Amis du Domaine de Villarceaux dont la vocation est de faire découvrir, de partager et d'animer ce site d'exception. Pour en savoir plus : [www.amisdevillarceaux.org](http://www.amisdevillarceaux.org)